

**L'HOMME****L'Homme**

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

---

## Savoir, circulation et biographie collective

**Arjun Appadurai**

---

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/78>

DOI : 10.4000/lhomme.78

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 29-38

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Arjun Appadurai, « Savoir, circulation et biographie collective », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/78> ; DOI : 10.4000/lhomme.78

---

# Savoir, circulation et biographie collective

Arjun Appadurai

IL EST MAINTENANT évident que certains intellectuels d'Asie du Sud (et plus généralement d'Orient) parlent en Occident, à l'Occident et de l'Occident (ainsi que de l'Orient). Une forme occasionnelle de critique tendancieuse vise à réduire ces personnes, dont je fais partie, à des voix qui expriment l'intérêt de leur position doublement privilégiée. Ainsi, même pour ceux qui répugnent à inclure leur propre histoire dans leur théorie, le moment paraît opportun de reconnaître que la perspective de « nulle part » (qui est toujours une fiction orgueilleuse produite par une espèce épistémologique occidentale) découle partiellement d'un nouveau type de « quelque part ». Réfléchir à la façon dont ma propre biographie universitaire est liée à celle de mes collègues est un moyen d'y parvenir. Aussi, le court essai qui suit est-il proposé comme biographie collective et interactive – une sorte de prosopographie.

Quelques faits : je suis arrivé aux États-Unis en 1967 avec la première génération de jeunes Indiens qui étaient devenus sceptiques envers le fétiche dominant que constituaient alors les sciences et la technologie comme professions masculines et à la séduction décroissante d'Oxford et de Cambridge aux yeux des jeunes postcoloniaux. J'ai effectué mon premier séjour aux États-Unis à Brandeis University, institution qui s'inscrivait profondément dans un courant de la contre-culture, fondée par de riches juifs américains dans le but de procurer un refuge aux étudiants

---

Je dédie ce court article à deux extraordinaires chercheurs engagés qui sont morts prématurément et récemment, et dont la vie illustre le fait que même si l'Asie du Sud est un champ d'étude, c'est avant tout une région de luttes incarnées et d'exemples personnels forts de recherche éthique. Il s'agit de D. R. Nagaraj (Bangalore, Inde) et Neelan Tiruchelvan (Colombo, Sri Lanka).

juifs brillants rejetés par l'Ivy League<sup>1</sup>, ainsi qu'aux intellectuels européens chassés par Hitler. Mon mécène s'appelait Lawrence Wien. Il avait créé un programme de bourses réservées aux étrangers de Brandeis, et il n'imposait aucune limite à ce que nous étudions ni au temps passé pour obtenir notre Bachelor of Arts.

À la fin des années 60, il régnait parmi les étudiants et professeurs de Brandeis et d'autres universités un climat euphorique de critique sociale (un puissant mélange de Marx et de Freud breveté par Herbert Marcuse qui venait de quitter Brandeis pour San Diego) et le sentiment d'un contrat social progressiste passé entre les Noirs, les juifs, les socialistes, les étudiants et tous ceux qui s'opposaient à la guerre du Vietnam. Les assassinats de Robert Kennedy et de Martin Luther King en 1968 catalysèrent une atmosphère de colère et d'animosité à l'égard des institutions qui contribuèrent à l'hédonisme politique général de cette fin de décennie à Brandeis et au-delà. Brandeis me permit aussi d'entrer en contact avec l'histoire des idées (grâce à Alasdair Macintyre), la sociologie (grâce à Kurt Wolff et Lewis Coser, tous deux produits de la théorie sociale simmelienne et de ses racines néo-kantiennes), et une série de vagues spéculatives plus modestes telles les théories de Maslow sur la réalisation de soi. C'était une science sociale marquée moralement, transformée par les lettres, dépourvue d'expérience, de méthode ou de doctrine, pleine du charme de la dissidence.

Avec un Bachelor of Arts en histoire et un très bon livret (ni la musique engourdissant l'esprit ni les bacchanales de la contre-culture ne pouvaient inhiber le conditionnement d'un brahmane tamoul issu de la bourgeoisie indienne), je réussis à obtenir une bourse de l'université de Chicago. Celle-ci m'ouvrit la porte du Committee on Social Thought (aujourd'hui plus connu en tant que fief de Saul Bellow et Allan Bloom, pour ceux qui s'intéressent à l'aspect anecdotique de la critique littéraire américaine). Une partie de mon soutien financier provenait du Committee on South Asian Studies, organisme qui regroupait (et regroupe encore) des fonds pour l'étude de l'Asie du Sud à l'université de Chicago. Ainsi, à partir de 1970, date de mon arrivée à Chicago, je fus destiné à étudier les sciences sociales dans un milieu littéraire, me spécialisant dans les études régionales. Ce qui est toujours le cas trente ans plus tard.

L'université de Chicago du début des années 70 était un endroit enivrant pour quelqu'un partageant mes intérêts; Hannah Arendt et Harold Rosenberg venaient régulièrement de New York pour enseigner au Committee on Social Thought. J'étudiais *Le Prince* de Machiavel avec Hannah Arendt et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski avec Harold

1. Référence aux huit prestigieuses universités privées que sont Columbia, Princeton, Harvard, Yale, Pennsylvanie, Cornell, Dartmouth et Brown (*ndlr*).

Rosenberg dans le cadre du programme d'études des « grands ouvrages » austères qui caractérisait cet extraordinaire département universitaire. Il comprenait des humanistes, des spécialistes de Shakespeare, des artistes, des romanciers, des sociologues et des critiques. À l'époque où je préparais ma thèse, je côtoyais des professeurs tels le redoutable et amer Edward Shils, le patricien Saul Bellow, le « runyonesque »<sup>2</sup> Harold Rosenberg, la lumineuse Hannah Arendt et l'anti-aristotélicien local David Grene. Il y avait aussi deux professeurs liés à l'anthropologie auxquels j'accordais une grande importance : Victor Turner, qui avait quitté le département d'anthropologie pour passer le plus clair de son temps au Committee on Social Thought (à travailler sur ses nouveaux centres d'intérêt, la « liminalité » et la « communitas », et exorciser le fantôme de Max Gluckman de son système), mais aussi James Redfield, l'humaniste prodige et fils de Robert Redfield, qui avait commencé à insuffler une sensibilité anthropologique à ses études sur Homère et Aristote. Cette galaxie de virtuoses sans liens bien précis dirigeait un programme squelettique de Grands Livres, laissant les étudiants libres de trouver le moyen qui leur paraissait le mieux adapté à se « former » en vue d'obtenir un Ph. D. Ils s'intéressaient aux grands esprits (y compris le leur), aux grands livres et à la pensée de haute volée. Les cours, les connaissances exploitables, les titres et certificats ne concernaient que nous autres les étudiants. Ils avaient le charisme, nous devions nous débrouiller avec la routine. Nombre d'étudiants de ce programme étrange disparurent sans laisser de traces. D'autres survécurent.

Dans mon cas, je survécus et fis montre de mauvais goût en obtenant mon Ph. D. en six ans. J'étais encore mû par mes conceptions indiennes, à savoir qu'un cursus se devait d'être achevé, que les examens servaient à tester, les diplômes à obtenir un travail et qu'un emploi lucratif était le signe principal conférant du sens à une vie. En cela, j'ai tiré avantage des immenses possibilités qu'offrait l'université de Chicago pour l'étude de l'Asie du Sud. J'eus la chance de suivre les cours des plus grands spécialistes d'anthropologie d'Asie du Sud, notamment McKim Marriott, Bernard Cohn, Milton Singer et le jeune Ralph Nicholas. « Barney » Cohn devint mon mentor, modèle et gourou. Mon jury de thèse, suffisamment excentrique, comprenait Victor Turner, qui mourut en Virginie à la fin des années 80, Bernard Cohn et le regretté Ananda K. Ramanujan. Tous professeurs par l'exemple et l'*hexis* corporelle, ils laissèrent ma « crudité » cuire à sa manière tout en fixant de hautes exigences que j'intériorisai rapidement. Ils consacrerent ma thèse du bout des lèvres. Cette thèse allait devenir mon premier livre, *Worship and Conflict Under Colonial Rule*, publié, après quelques

2. Le terme « runyonesque » réfère au célèbre écrivain américain, Damon Runyon qui a créé des personnages aux manières de parler et d'agir particulièrement brutales, charmantes et rustiques (*ndlr*).

modifications, en 1981, cinq ans après avoir obtenu mon Ph. D. Avec le recul, ce livre contient un curieux mélange d'obsession du détail, de grandes idées sur l'histoire et l'anthropologie ainsi qu'un effort visant à associer questions régionales et comparatives, qui n'ont cessé depuis de caractériser mes recherches. La propension à la méchanceté d'Edward Shils, la drôlerie permanente et la générosité de Victor Turner furent pour beaucoup dans ma décision de choisir l'anthropologie plutôt que la sociologie.

Pour tous ceux qui se consacraient à l'étude de l'Asie du sud, le Chicago du début des années 70 était passionnant. Marriott se battait sur au moins deux fronts. Il tentait de convaincre David Schneider qu'il n'était pas un positiviste, et les autres qu'il avait développé une sociologie plus « indienne » que celle de Louis Dumont. Bernard Cohn jetait les fondements d'une anthropologie historique, faisant apparaître tous les mouvements hautement intellectuels des années 80 et 90 en ce domaine moins novateurs d'un point de vue méthodologique que ses premiers travaux. McKim Marriott et Ronald Inden écrivaient leur célèbre essai sur le système des castes pour l'édition 1974 de l'*Encyclopaedia Britannica*, sorte de décret papal pour la nouvelle « ethnosociologie » qu'ils espéraient inaugurer. Stanley Tambiah arriva en 1973 (faisant brièvement la jonction avec Nur Yalman) avant de partir lui aussi pour Harvard. Tambiah s'associa à Marshall Sahlins et d'autres pour créer une anthropologie post-schneiderienne et, aussi loin l'un de l'autre que des étudiants des disciplines sociales et culturelles, Marriott et Cohn se séparèrent, le premier s'engageant dans la sociologie indienne avec un zèle toujours plus grand, le second continuant à étendre sa large approche sociologique jusqu'à englober l'anthropologie et l'histoire. Quelques étudiants travaillèrent auprès de Marriott et de Cohn, mais la plupart sentaient qu'ils devaient choisir entre les deux. Milton Singer était déjà (peut-être toujours) le vieux conseiller, garant de l'institution, demeurant au-dessus de la mêlée, aidé par son intérêt croissant pour la sémiotique (*semeiosis*) de Charles S. Peirce. Parmi les étudiants qui arrivèrent peu après moi et parmi lesquels j'entendis une voix nouvelle sur l'Asie du Sud figurait Valentine Daniel, qui demeure un ami intime et un collègue.

Au début des années 70, Edward Shils, Lloyd et Susanne Rudolph, Lloyd Fallers et quelques autres poursuivirent les grandioses recherches sur la théorie de la modernisation, institutionnalisée dans les années 60 par le Committee for the Study of New Nations, dont les pionniers furent Shils, Clifford Geertz et Fallers, et qui comprenait bien d'autres chercheurs, tels Leonard Binder, David Apter et Bert Hoselitz. C'était l'âge d'or de l'étude comparative et interdisciplinaire des transformations sociales d'envergure, des nouveaux nationalismes et des styles culturels naissants. L'ouvrage de Clifford Geertz, *Old Societies and New States* (1963) saisit brillamment cet

arrière-plan et mérite encore une lecture attentive. Par bien des aspects, il a combiné l'esprit de Max Weber avec celui de Franz Boas d'une manière qui préfigure mes propres efforts de voir la mondialisation comme un écoumène culturel complexe et inégal. Les études régionales constituaient une partie essentielle de cette sensibilité, et le début des années 70 à l'université de Chicago, au moins dans mon domaine, n'a jamais sacrifié l'expertise régionale au profit de l'approche théorique.

Mais de nouvelles alliances se formèrent fortuitement. Burton Stein passa une année à l'université de Chicago en 1974-1975 (il y avait obtenu son Ph. D.) et de sérieux clivages apparurent à l'occasion de débats houleux avec Bernard Cohn sur « l'état segmentaire » et les modèles « africains » en histoire indienne. Stanley Tambiah, ami intime de Bernard Cohn, lança une passerelle entre un engagement profond dans l'expertise régionale (il avait d'abord été formé à la sociologie, développant son intérêt pour les questions agraires au Sri Lanka à Cornell University, où il avait fait la connaissance de Bernard Cohn) et les structuralismes naissants de Marshall Sahlins et Michael Silverstein, le premier à travers Claude Lévi-Strauss, le second grâce à C. S. Pierce. Cohn commença à jeter les bases de ses travaux sur les rituels de l'Empire et la sociologie coloniale du savoir dès le milieu des années 70. Burton Stein encourageait ceux d'entre nous qui étudiaient l'histoire et la politique de l'Asie du Sud, dont Franklin Presler, Carol Breckenridge (alors élève de Robert Frykenberg de l'université de Wisconsin, mais qui habitait Chicago et rédigeait sa thèse en 1974-1975), Nicholas Dirks et moi-même, à adopter une vue globale de l'économie politique et de la culture. La même ferveur animait Ronald Inden s'agissant de définir une approche proprement ethnosociologique de la parenté, de la royauté et d'autres sujets, comme elle le motive encore dans son entreprise de démantèlement de l'orientalisme et ses travaux actuels sur les formes médiatiques populaires.

Ainsi, Chicago était un lieu de profonds débats doctrinaux. À travers tout cela, néanmoins, nous partagions certains principes fondamentaux qui, j'en suis sûr, ne m'ont pas quitté depuis. Le premier est que la bibliothèque avait plus d'importance que la salle de classe. Le deuxième, que tout argument devait s'appuyer sur des archives géographiques et historiques spécifiques. Le troisième, qu'aucune science sociale ne pouvait être créée sans référence aux idéologies et concepts locaux. Et, le quatrième, que nos collègues d'Asie du Sud représentaient une partie cruciale de notre univers. Ainsi, Romila Thapar, M. N. Srinivas et Ranajit Guha figuraient-ils dans la galaxie des chercheurs d'Asie du Sud qui vinrent à Chicago pour s'assurer que nous étions toujours au courant de ce que les plus grands universitaires de l'Inde pensaient de nos activités.

De nombreuses biographies interactives étaient donc en germe pour moi à cette époque. Les liens qui unissaient Bernard Cohn à Ranajit Guha me préparèrent à rencontrer plus tard les membres plus jeunes du groupe « subalterniste » : Dipesh Chakrabarty, Partha Chatterjee, Shahid Amin et Gyan Pandey. Tous ces brillants chercheurs entrèrent dans mon univers grâce à l'idée de l'archive que partageaient Cohn et Guha. Aujourd'hui, bien que ne faisant pas partie du collectif des subalternistes, je n'en suis pas moins un proche de ces chercheurs. Dipesh est un collègue estimé de l'université de Chicago. Partha fait partie du réseau « globalisation », qui possède un relais à Chicago et un autre à Calcutta. Shahid Amin enseigne à l'université de Chicago ce trimestre [printemps 2000], au département d'histoire. Nous avons participé aux travaux de Gyan Pandey sur les relations entre hindous et musulmans lors de ses séjours à Chicago ainsi que dans d'autres contextes. De même, le regretté M. N. Srinivas (qui était un grand ami de Victor Turner depuis l'époque de Manchester) eut l'extrême gentillesse d'être mon guide indien lors de mon travail de terrain à Triplicane en 1973-1974. C'est grâce à lui que j'ai fait la connaissance à Delhi en 1978 de la star de ses élèves, Veena Das, dont les recherches m'ont beaucoup appris. Ainsi, différents lieux d'Occident, y compris Chicago, ont permis l'échange de points de vue entre Bombay, Delhi, Calcutta et Madras, jetant des ponts entre les styles, les contextes, les théories et les lignages intellectuels. Chose qui aurait peut-être été plus difficile à réaliser en Inde dans les années 70 et 80.

Par la suite, quand j'ai obtenu mon premier poste d'enseignant à l'université de Pennsylvanie, dans les départements d'anthropologie et d'études régionales Asie du Sud, j'ai découvert d'autres styles et personnalités qui m'ont ouvert de nouveaux horizons. Sanjay Subrahmanyam, déjà l'enfant terrible de la Delhi School of Economics, passa une année à l'université de Pennsylvanie grâce à sa formidable réputation et ses liens avec Alan Heston (lui-même nommé simultanément aux départements de sciences économiques et d'études régionales de l'Asie du Sud créé par W. Norman Brown) et Dharma Kumar, son professeur à la Delhi School of Economics. Ces liens, associés à la présence de David Ludden (d'abord comme étudiant puis comme professeur d'histoire) et au séjour de Burton Stein à l'université de Pennsylvanie en 1976, me permirent de me tenir au courant des débats houleux et des prises de position concernant les études d'économie sur la longue durée de l'Asie du Sud. En même temps, l'engagement fort de l'université pour une forme européenne d'indologie fournit les bases de vives discussions sur l'orientalisme, dont résulta la parution du livre *Orientalism and the Postcolonial Predicament*, coordonné par Carol Breckenridge et Peter van der Veer. Cet ouvrage (et le séminaire

d'une année en 1988-1989) fut l'aboutissement d'une décennie de tensions sur la question de savoir si l'indologie classique et une nouvelle attitude critique postcoloniale étaient en réalité compatibles.

Durant mes seize années à l'université de Pennsylvanie (où il existait une forte tradition d'indologie mais non d'anthropologie de l'Asie du Sud digne de ce nom), je dus enseigner les bases de l'anthropologie de l'Asie du Sud, notamment les travaux fondamentaux sur la période d'après 1945 : Louis Dumont, Brenda Beck, André Béteille, Nur Yalman et bien d'autres. Ce fut là mon véritable apprentissage solitaire du « canon » anthropologique sur l'Asie du Sud. Et en l'enseignant, j'appris à reconnaître ce qu'il avait d'inadéquat. Ces soucis furent exprimés dans quelques articles sur la « hiérarchie » à la fin des années 80. Mais, durant cette période de formation par l'enseignement, j'ai aussi appris qu'il n'existait pas de moyen de produire une nouvelle approche de l'anthropologie de l'Asie du Sud sans une bonne maîtrise de la littérature monographique des cinquante dernières années et des débats propres à cette littérature. J'ai également appris à respecter les dialogues potentiels entre l'anthropologie et l'indologie dans mes conversations avec Ludo Rocher sur le *dharma*, Wilhelm Halbfass sur les idéologies indiennes de la hiérarchie et les formes classiques du scepticisme, et George Cardona sur l'univers subtil et hermétique de la tradition grammaticale sanskrite. En même temps, la présence à l'université de Pennsylvanie de collègues tels que David Ludden et Alan Heston m'a permis de rester en contact avec la matérialité de la vie sociale. Cette inspiration, combinée à mes conversations avec des amis du célèbre « Ethnohistory Workshop » (dont Nancy Farriss et Lee Cassanelli), qui s'occupaient d'autres régions du monde, m'a conduit à écrire *The Social Life of Things* (1986).

À l'université de Pennsylvanie, j'ai tiré une double leçon sur les études régionales : la façon dont elles peuvent être soit réduites à la philologie, soit étendues à l'analyse culturelle. Et j'ai entrevu un moyen de me diriger vers la seconde possibilité.

C'est la toile de fond sur laquelle, au milieu des années 80, Carol Breckenridge et moi-même avons commencé un voyage dans l'étude des formes cosmopolites contemporaines, ce qui nous a conduits à travailler plus d'une décennie à la revue *Public Culture* et a déterminé mon engagement progressif dans les questions du « transnational » et du « mondial ». Bref, nous avons découvert qu'une grande partie de ce que nous observions dans l'Inde contemporaine du leadership de Rajiv Gandhi n'était pas prise en compte par les spécialistes des sciences sociales : les médias, le tourisme, la consommation, la publicité, le sport. En somme, une part importante de ce qui constituait le présent indien semblait ne pas avoir de place dans les études des aires culturelles. Frustrés par cette lacune et intrigués

par les développements des études culturelles en Grande-Bretagne, aux États-Unis et ailleurs, nous avons créé *Public Culture* en 1988 afin d'ouvrir un espace où les études régionales et les études culturelles pourraient s'affronter et se revitaliser l'une l'autre. Il s'agissait d'un ambitieux projet, sans véritable soutien institutionnel, ni plan conceptuel adéquat, mais, douze ans après sa création, nous pensons que cette revue a fourni un cadre élargi pour une réflexion sur la mondialisation dans les registres de la spécificité culturelle et de la matérialité vécue. C'était là un espace supplémentaire où j'ai développé les biographies interactives que je partageais avec d'autres spécialistes de l'Asie du Sud, tant ceux originaires de cette région que de l'« Occident », comprenant des voix jeunes et nouvelles, du monde des médias et de celui de l'activisme culturel. À travers le projet de *Public Culture*, nous cherchions à explorer l'Asie du Sud actuelle et ses formes culturelles. Mais en s'intéressant au présent et en insistant sur le fait qu'il est associé à la dynamique circulatoire du monde contemporain, nous avons parfois été critiqués pour avoir oublié l'importance de l'histoire et perdu une précieuse assise concernant l'expertise de la recherche régionale. Nous continuons à être sensibles à ces critiques. Mais pour ma part, je ne suis pas mécontent de mes efforts visant à faire entrer les études régionales et les études culturelles comparatives dans un dialogue différent. Le terme « diaspora », tant dans l'expérience vécue de nombre de ses théoriciens que dans une quantité d'essais parus dans cette revue ces dix dernières années, est désormais couramment utilisé. Nous avons cherché à lui donner une certaine gravité et à complexifier l'idée selon laquelle la sphère publique serait une propriété nationale bien délimitée.

Dans mes propres travaux, à partir de la fin des années 1980, et avec la publication de *Modernity at Large* en 1996<sup>3</sup>, j'ai pensé la transition entre le transnational et le mondial. J'ai commencé à écrire ce livre alors que j'étais encore à l'université de Pennsylvanie et l'ai achevé après mon arrivée à l'université de Chicago en 1992. Ainsi, ce livre fut-il rédigé là où j'avais découvert l'étude de la modernité et de la modernisation. Il s'agit bien sûr de termes controversés, et il y a ceux qui préfèrent ce que j'appelle la stratégie du Vatican : résoudre les problèmes en présentant une liste de termes proscrits (comme « modernité ») tout en acceptant ceux qui protègent aveuglément les axiomes de leur propre religion. Je n'ai pas emprunté cette voie. Je reconnais volontiers que je me bats toujours avec les dilemmes de la théorie de la modernisation, de la réconciliation des multiples histoires du présent et du point de vue selon lequel l'étude du processus de globalisation et des histoires

3. Cf. l'À propos de Jackie Assayag, « La culture comme fait social global ? Anthropologie et (post)modernisme », *L'Homme*, 1998, 148 : 201-224. La traduction de cet ouvrage doit paraître chez Payot en 2001 (*ndlr*).

régionales est plutôt positive que négative. Ces questions préoccupaient Max Weber, entre autres, et je me contente de me reposer sur ses larges épaules.

Je poursuis ces recherches dans une université de Chicago qui a bien changé depuis que je l'ai quittée en 1976. Aujourd'hui, Homi Bhabha, Sheldon Pollock, John et Jean Comaroff, Jackie Bhabha, Claudio Lomnitz, Rashid Khalidi, Saskia Sassen, Steve Collins, Rolph Trouillot et bien d'autres alimentent de nouveaux débats sur le capital millénaire, le cosmopolitisme vernaculaire et la nouvelle géographie du capital. Cela est peut-être le lieu de noter que ce ne sont pas les seuls Asiatiques du Sud, en Occident ou en dehors, qui donnent forme à une conversation collective à travers leurs biographies interactives. C'est aussi notre imbrication dans la vie et les œuvres de collègues et amis dont l'engagement dans l'étude de l'Asie du Sud jaillit d'autres sources encore plus admirables. Dans mon cas, il y a eu des professeurs comme Bernard Cohn, des amis et collègues tels Sheldon Pollock, Lee Schlesinger, Peter van der Veer ainsi que ma compagne Carol Breckenridge. Ils sont pour ainsi dire l'Occident en Orient en Occident.

Une si courte histoire ne peut qu'occulter de nombreuses autres qui lui donnent son contexte et son sens. Au moins quatre de ces histoires méritent d'être brièvement évoquées ici. La première concerne les nombreux étudiants que j'ai aidés à devenir des spécialistes de l'Asie du Sud. Plusieurs d'entre eux sont désormais des collègues qui m'inspirent et me soutiennent. Ils ont aussi traversé les lignes entre Orient et Occident, et leur vie fait partie de l'horizon collectif que j'espère partager. La deuxième concerne des amis et collègues qui sont restés enracinés en Inde et m'ont énormément aidé par leurs opinions et leurs encouragements. Parmi eux figurent Ashis Nandy, Sujata Patel et le regretté Neelan Tiruchelvan et bien d'autres. La troisième histoire n'en est qu'à ses débuts et implique ma collaboration avec un groupe d'intellectuels engagés de Bombay, dont Sheela Patel, Sundar Burra, A. Jockin, C. D'Cruz et Kalpana Sharma, qui sont en train de changer le cours de ma vie de façon plus imprévisible qu'ils ne le croient. La quatrième concerne mes liens avec l'inhabituel réseau mondial de chercheurs réunis par le Centre d'études transculturelles de Chicago, dont les principaux animateurs, Ben Lee et Dilip Gaonkar, ont élargi mes possibilités et accepté mes limitations comme seuls les meilleurs amis en sont capables. Ces histoires non racontées nous rappellent qu'aucune histoire ne saurait avoir plus de sens que les autres, et la coprésence de ces collègues et amis constitue la condition de sa narration.

Finalement, certaines parties de toutes ces biographies interactives sont tout à fait personnelles. À ce propos, je dois évoquer mes premières années à Bombay, alors que mon père était journaliste à l'Agence Reuters, il quitta son poste pour combattre aux côtés de Netaji (Subhas Chandra Bose) contre

les Britanniques lors de la seconde guerre mondiale. Il revint chargé de récits d'un monde improbable de travailleurs de plantations malais, de journalistes et d'amiraux japonais, d'intellectuels et de politiciens bengalis, de soldats de l'Armée nationale indienne parlant l'ourdou et de membres de la propre famille de Netaji. Il passa ses dernières années à se préoccuper de la paix dans le monde et aux possibilités d'un gouvernement mondial, vision peu banale pour un homme élevé dans un village misérable du district de Tirunelveli en Inde du Sud durant la première décennie de ce siècle et n'ayant fréquenté que le lycée avant de partir pour Bombay en 1916 à la recherche d'un emploi. Il semble qu'il ait su pourquoi le monde était toujours à portée de main, à condition de savoir où diriger son regard, quand partir et comment revenir. Je tente toujours de découvrir ce qu'il savait. Pour le traduire, cet effort a revêtu chez moi une forme très professionnalisée. Le trait d'union entre cette forme et son élan initial est le réseau des biographies que j'ai abordées. Elles ne constituent pas une haute sociologie mais dépassent le cadre de la biographie ou du hasard individuel.

MOTS CLÉS/KEYWORDS : circulation (des idées et des hommes)/*circulation* – biographie/*biography* – mondialisation/*globalization* – recherche/*research* – anthropologie/*anthropology*.

*Traduit de l'anglais par Philippe Sicard,  
reçu par la Rédaction.*

#### RÉSUMÉ/ABSTRACT

Arjun Appadurai, *Savoir, circulation et biographie collective*. — Cet article étudie les liens existant entre la circulation comme fait biographique, comme condition des connaissances anthropologiques et problème des interactions mondiales contemporaines. Ces liens éclairent également le dialogue entre les contingences d'une carrière universitaire et les conditions de production d'une science sociale critique internationale. Il propose aussi quelques réflexions sur l'étude de l'Asie du Sud au cours des trois dernières décennies dans le cadre institutionnel spécifiques des universités américaines.

Arjun Appadurai, *Knowledge, Circulation and Collective Biography*. — This paper explores the links between circulation as a biographical fact, as a condition of anthropological knowledge and as a problem of contemporary global interaction. The links also illuminate the dialogue between the contingencies of a scholarly career and the conditions of production of a critical internationalist social science. It also offers some reflections on the last three decades in the study of South Asia in the specific institutional conditions of large research universities in the United States.

Arjun Appadurai est titulaire de la chaire Samuel N. Harper d'anthropologie et de langues et civilisation d'Asie du Sud à l'université de Chicago. Il est l'auteur de nombreux livres et d'articles, dont *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization* (University of Minnesota, 1996), coordinateur de *Gender, Genre and Power in South Asian Expressive Traditions* (University of Pennsylvania, 1991). Il est cofondateur de la revue *Public Culture*.